

À H., I. et M.

*[...] il menaça le vent, et dit à la mer : Silence,
tais-toi!*

Et le vent cessa, et il y eut un grand calme.

Marc, N, 39

SA'FAS

سافاس

C'était au mois de Muharram, durant la période des récoltes. Je n'ai jamais su nommer correctement les deux vents qui soufflent sur mon île, lequel est le *kashkazi**, lequel est le *kusi*. L'ordre de leurs noms m'a toujours échappé, même à cette époque de mon onzième anniversaire; je me souviens seulement que durant l'année, nous traversions toujours deux saisons, celle des pluies et celle des bourgeons qu'un vent frais caressait, et qu'à cette seconde saison, Tamu était toujours sévèrement enrhumée. Sous la brise, les feuilles des manguiers se frottaient les unes contre les autres comme les ailes des grillons, celles des palmiers ployaient lentement à gauche puis à droite, et j'aimais voir les *leso* voler au-dessus des chevilles de mes camarades.

La veille du jour de l'an, nous étions parties chercher du bois dans la forêt bordant la cité d'Itsandra, le bois d'Ahmad. Il n'avait pas plu depuis un mois. Le bois était sec juste ce qu'il fallait pour prendre feu. Le sol de sable et de roche s'enfonçait

* Les mots en italique font l'objet d'un glossaire en fin d'ouvrage.

sous la plante de nos pieds calleux. Nous marchions du pas sûr et déterminé des enfants à qui l'on a confié une mission qui leur donne de l'importance. Nous étions cinq à accomplir cette tâche : Mlima, Ramla, M'maka, Olympe et moi.

Lorsque nous parvinrent les parfums de mangue et d'eucalyptus, nous sûmes que nous étions arrivées à destination. Nous avions deux heures pour collecter un maximum de branches, les plus sèches possible. Olympe délimita la parcelle dont nous allions nous occuper, et nous répartit dans cinq sections. Une fois notre bois ramassé, nous devions nous retrouver à l'entrée de la forêt pour fagoter nos branches et nous aider mutuellement à les charger sur nos têtes.

Je partis en direction des bosquets de henné. J'étais ravie de mon affectation : des manguiers et des litchis mâles y protégeaient les arbustes de leur ombre, et le sol était toujours jonché de leurs branches sèches. J'allais pouvoir cueillir des feuilles pour Tamu, celle qui tenait auprès de moi le rôle de mère.

Lorsque j'approchai de ma zone, ma joie fut vite contrariée. D'autres avant nous étaient venues glaner du bois ici ; elles avaient laissé traîner des petits tas de branchages trop fins pour brûler assez longtemps. Il me fallait chercher plus loin. Des rameaux obstruaient ma route et je dus couper à travers les pieds de citronnelle sauvage et les orties.

Quand enfin j'atteignis le lieu où étaient tombées les plus grosses branches, j'étais hors d'haleine, et hors de moi.

Depuis ma naissance, il me semblait que quelqu'un s'amusaient à placer des obstacles sur ma route, des obstacles visant à rendre vaines toutes mes actions. Ma mère, en premier lieu : trop jeune pour élever un enfant, elle avait tout simplement

résolu de me tuer. C'est Tamu qui l'avait surprise, la main refermée en coupe sur ma bouche et mon nez, les yeux rougis par la rage. Tamu m'avait arrachée à ces bras meurtriers, et ma mère s'était enfuie là où personne ne la retrouverait.

Ensuite, mon père. Un commerçant des Indes, à ce qu'on disait. Un de ceux qui ne venaient pas souvent par ici, sauf pour chercher des plantes à parfum à revendre : vanille, ylang-ylang, clou de girofle, herbes médicinales poussant sur la plage. Tamu disait que c'était ma mère qui l'avait charmé. Quoi qu'il en soit, il m'avait gratifiée de la chevelure de paille typique des bâtards engendrés par les commerçants indiens, ce qui me valait parfois d'être appelée par le nom de l'un d'entre eux, qui passait souvent par ici : Gaillard.

La seule route sans encombre que je connaissais était celle qui me menait à Tamu. Et, parfois, celle qui me conduisait vers mon maître d'école.

Mes amies et moi étions servantes dans différentes maisons. On nous mettait au travail tôt, dès l'âge de cinq ans : il était d'usage d'employer les petites esclaves à diverses tâches ménagères et alimentaires en attendant qu'elles soient en mesure d'assumer des charges plus lourdes.

Nous étions la troisième génération d'esclaves, celle dont les parents étaient nés sur l'île. Nos grands-parents avaient été enlevés à leur pays, mais personne ne savait exactement quel était ce pays, et tout cela était si lointain que nous n'y pensions pas. Les esclaves venaient de différents endroits, et arrivaient de différentes manières. Les grands-parents de Tamu avaient été offerts en cadeau de mariage à une princesse. Ils avaient défilé à travers la ville pendant les festivités,

portant sur la tête des plats et des coffres chargés d'or et de pierreries. Les miens, je ne savais pas d'où ils étaient venus, et Tamu non plus. Mais, chaque fois que je la contrariais, elle m'appelait « tête de chat », parce que selon elle je ressemblais aux descendants d'un convoi d'esclaves dont on disait qu'ils étaient venus du pays des chats. Parce qu'ils avaient les yeux bridés, le corps petit et longiligne, et qu'ils se déplaçaient si discrètement qu'on les remarquait à peine, on les comparait aux félins. Nul ne savait où se trouvait le pays des chats, ni quel était son vrai nom. Voici ce que racontaient les plus âgés à ce sujet : un jour lointain, des pierres extrêmement lisses, grosses comme des montagnes, étaient tombées du ciel, et les habitants les avaient prises pour des dieux. Le dieu des maîtres, Allah, les avait punis pour leur croyance en les réduisant en esclavage. Depuis lors, ils avaient adopté la religion des maîtres et leurs prophètes. Et cependant, certaines nuits, ils se réunissaient en cachette dans des grottes pour célébrer les dieux de leurs ancêtres, tout en tremblant à l'idée que la colère d'Allah puisse s'abattre sur eux.

Nos existences ne nous donnaient pas toujours l'occasion de nous sentir indispensables. La collecte de bois, nécessaire au grand repas de Muharram, était une occasion de témoigner de notre utilité dans la cité.

Je trouvai un arbre fraîchement coupé et abandonné. Un manguier. Je le saluai, comme Tamu me l'avait appris, en posant une main sur son tronc. Je fermai les yeux et lui demandai la permission de prendre un peu de son bois. Un grondement sourd, pareil au grincement d'une porte, monta du cœur de l'arbre où vibrait encore un peu de vie : je compris que ma requête avait été acceptée.

Après avoir arraché les branches les plus épaisses de son tronc majestueux, je m'apprêtais à pénétrer plus avant lorsque ma route fut barrée par un amas de branchages, coupés maladroitement, à juger de leurs profondes entailles. J'allais me pencher pour les ramasser, mais je fus surprise de constater que l'obstacle était bien plus grand : les bouts de bois mal coupés s'épalaient loin devant moi, de façon désordonnée, comme si on les avait arrachés au hasard et qu'on les avait finalement jetés là. Ils étaient en morceaux, ce qui indiquait que l'on avait couru, les cassant au passage.

Quelqu'un était passé ici avant moi.

D'abord, je ne m'en étonnai pas. La collecte de bois étant une tâche de servantes, enfants ou adultes, seule une fille ou une femme avait pu déranger ainsi le sentier que j'empruntais. Sûrement une débutante, me dis-je, considérant la coupe maladroite des branchages semés en désordre sur le sol. Encore quelques mois et elle deviendrait une professionnelle de la collecte de bois, comme nous toutes.

En y réfléchissant, cependant, je me souvins d'un détail : hormis celle de mon maître, aucune école coranique n'accueillait de servante. Et hormis les élèves de mon maître, aucune femme ni aucune autre fillette ne venait collecter du bois ici ; ce domaine appartenait à mon maître. Qui donc avait pu passer par ici avant nous ? Un voleur de mangues ? Ce n'était pas la saison des mangues. Des amateurs de hérisson, sans doute...

Des cris venant de la clairière interrompirent ma réflexion. On m'appelait. J'avais réuni assez de branches pour former un fagot convenable, et je venais d'arracher une liane à un bananier pour l'attacher.

La route du retour était ma préférée. Je m'appliquais à appuyer toute la surface de mes orteils sur le sol brûlant. C'était une sensation à la fois douloureuse et agréable. Le soleil réchauffait mes pieds, tandis que la roche picotait ma peau, la massant en même temps, comme pour la réconforter. Les autres m'appelaient Gaillard-nu-pieds. Moi, je les plaignais de passer à côté d'un tel délice.

Tout au long du chemin, je pensais à la pagaille que j'avais trouvée dans ma section du bois d'Ahmad. Qui que ce soit, si j'en croyais la finesse des branches qu'il avait jetées, il devait avoir de bien petites mains.